

de 80. La bibliothèque est de 12,000 volumes. Dans la sacristie, on voit les tombeaux des princes aragonais. Le corps de St. Thomas est à Toulouse. On voit aussi dans la sacristie des manuscrits de St. Thomas ; l'écriture est fine et très-difficile à déchiffrer.

Après notre déjeuner, nous partîmes en voiture pour visiter le Vésuve. Nous allâmes d'abord à Portici ; c'est là que nous laissons le rivage du golfe pour monter à l'observatoire ou Ermitage. La montée en voiture est fatigante pour les chevaux ; la route n'est pas terminée, elle est sablonneuse, et souvent les chevaux marchent sur la cendre. Arrivés à l'Ermitage, nous apercevons un pic immense devant nous, tout couvert de lave. On nous dit qu'il faut monter sur le sommet pour voir le cratère : nous partons immédiatement, ne sachant pas si nous serions capables de nous y rendre. Encore un quart-d'heure de chemin, et nous sommes au pied d'une montagne plus escarpée que toutes celles que j'avais gravies jusqu'alors. Rodrigue se fait porter sur une chaise, et moi je commence l'ascension, comme j'avais gravi le *St. Hilaire* et le cap *Tourmente*. Rendus à une certaine hauteur, j'accepte les services que m'offrent les hommes qui nous suivaient, et qui savaient d'avance que nous aurions besoin d'eux. Tout le pic est recouvert de lave refroidie en écume ; et à côté de la voie que nous suivions, il y avait un chemin où la cendre a certainement un pied d'épaisseur ; ce chemin est pour la descente. On s'imagine, à tout instant, que ces pierres mouvantes vont rouler sur vous ; mais leurs aspérités les lient bien entr'elles, et le pied est toujours ferme. Nous avons laissé notre hôtel à 1 $\frac{1}{4}$ heure P. M., à 3 $\frac{1}{2}$ nous étions à l'Ermitage, et à 3 $\frac{3}{4}$ au pied du pic. Voici comment j'étais aidé dans l'ascension : un homme me précédait, une ceinture à la main et qui pendait en arrière sur ses épaules. Je tenais l'extrémité de cette ceinture pour m'appuyer. Un autre homme venait par derrière moi, et me poussait dans les reins. Ainsi encadré, je fais mon ascension en plein soleil et avec assez d'aisance. Nous fûmes rendus au sommet à 4 $\frac{1}{2}$, après une heure d'ascension pénible.

La première chose que nous fîmes, fut de prendre du vin, de l'eau, une orange et du pain, qu'un homme venait de monter là pour le service de nos *Excellences* ; il était sûr d'avance qu'une fois rendus là haut, nous ne le refuserions pas. Là, nous étions sur le bord du cratère qui a été rempli dans l'éruption de 1850. Ce cratère, que Mr. J. S. Raymond contempla en 1852, est tout couvert de cendre, et en un grand nombre d'endroits il fume encore. Nous le traversâmes au milieu de la fumée, pour rejoindre le cratère qui s'est formé en 1850. Arrivés à l'extrémité du vieux cratère, rien ne nous parut plus beau que le reflet du soleil dont les rayons brûlants traversaient la fumée, sur un pic tout couvert de souffre dans la pureté de sa couleur naturelle. Ce souffre couvert de feu, nous annonça l'ouverture du cratère que nous n'apercevions pas encore ; un petit sentier s'ouvrait devant nous au milieu d'un terrain brûlant et tout accidenté de bouches plus ou moins grandes, par lesquelles sortaient de la fumée blanche en abondance et une chaleur insupportable. Nous suivons ce sentier, et nous voici sur une crête de lave en forme de dos de cheval, l'épouvantable cratère à droite vers l'Ouest, et, à gauche vers l'Est, une profondeur immense toute couverte de vieille lave. De l'autre côté de cette vallée sombre de lave grise et noire, on voit s'élever des pics énor-

mes de lave dure, formés, nous dit-on, dans la grande éruption de 79, à la destruction de Pompéi. Au loin, vers l'Est, nous apparaissent les champs de Pompéi, Castellamare, et plus vers le Sud, les rochers de Sorrente.

Mais ce qu'il nous fallait examiner, était le côté droit vers l'Ouest : on y aperçoit une cavité irrégulière, dont on ne voit pas le fond, au centre d'une montagne de lave, qui s'élève dans toute son horreur de chaque côté. Des bouches qui laissent échapper le feu, la fumée et le souffre, tapissent littéralement tout l'intérieur de ce gouffre immense. On lance une pierre dans le fond ; on n'entend la fin de sa chute que 20 à 25 secondes après sa projection. On peut descendre dans ce cratère, pour voir le trou qui est formé au milieu ; j'y suis descendu à mi-chemin ; Rodrigue est allé jusqu'à la dernière partie où l'on peut descendre ; la fatigue de l'ascension que j'aurais à faire ensuite, me fit remonter à ma première position. Pour revenir, il me fallut porter à ma bouche le foulard que j'avais avec moi, tant était épaisse la fumée qui m'entourait. Je ne craignais pas le danger ; j'avais eu soin de dire mon *Itinéraire* en partant de Naples, afin que mon bon ange détournât les malheurs qui pouvaient nous arriver. En 1850, deux Américains périrent victimes de leur désir d'explorer ces terribles lieux, surtout dans le temps d'une éruption.

Toute cette montagne est continuellement en feu, et a, sans aucun doute, une communication souterraine avec la mer. Sa charpente massive est formée totalement de lave dure comme du fer, et sa surface, surtout au sommet, est toute couverte d'écume minérale, contenant beaucoup de fer, semblable à de la mine de fer qui aurait été dans le fourneau d'abord, et qu'on aurait ensuite laissé refroidir. Des contrées immenses sont couvertes de ces pierres noires et boursoufflées par le feu. Sur le haut du cratère et dans son intérieur, il y a beaucoup de pierres sulfureuses, et d'autres qui ne contiennent que du souffre uni chimiquement au chlorure de sodium.

L'excursion que nous venons de faire, est une des plus intéressantes dont nous puissions jouir dans un voyage d'Europe. La Solfatare de Pouzzoles nous avait bien intéressés ; mais tout disparaît devant le spectacle grandiose et terrifiant du Vésuve. Nous avons là sous notre vue ce que l'Europe peut offrir de plus enchanteur : le golfe de Naples, sa charmante ville, l'immense plaine de Capoue, les îles et les promontoires qui ornent sa baie, les villes de Portici, Castellamare, Sorrente, qui forment un si beau contraste, par la blancheur de leurs édifices, avec la verdure des campagnes ; et en même temps à nos pieds ce qu'il y a de plus effrayant pour l'imagination, des gouffres en feu continuellement bouillonnants, des fournaises fumant sans cesse et faisant entrer en fusion des rochers immenses, pour les lancer de temps en temps sur les campagnes, avec une violence qui ébranle la terre dans ses fondements. Avant de laisser ce lieu d'horreur, nous primes quelques pierres de souffre encore toutes brûlantes et quelques morceaux d'écume de lave. Nous sommes descendus par la côte de cendre, à côté même du chemin que nous avions suivi en montant ; et ce que nous n'avions pu gravir qu'en une heure de temps, nous le descendîmes en 10 minutes, et cela sans fatigue, et en nous laissant glisser dans la cendre mouvante.

[À continuer.]